

LA STRATEGIE
ET SES MOYENS

« On verra se développer les entreprises d'hommes choisis, agissant par équipes, produisant en quelques instants, à une heure, dans un lieu imprévu, des évènements écrasants ».

Paul Valéry, cité par Ch. de Gaulle dans ses Mémoires de guerre.

SOMMAIRE

Ière Partie

LES REGLES ET LES MOYENS DE LA STRATÉGIE DU XXIème SIECLE

IIème Partie

LES ARMEMENTS CLASSIQUES DES ANNÉES 2000

IIIème Partie

GUERRE CONTRE L'IRAK OU GUERRE POUR LE PÉTROLE ? PEUT ON VIOLER LES REALITÉS GÉOPOLITIQUES ?

Avertissement au lecteur

Depuis 1990, nous avons publié plusieurs ouvrages de géopolitique et de nombreux articles qui analysent certes les événements de notre époque, mais toujours en conséquence des théories exposées. C'est ainsi que nous avons annoncé avant le déclenchement de la première guerre du Golfe de 1991 (1) que l'armée irakienne ne possédait aucune valeur stratégique et avons écrit avant le second conflit de mars 2003 (2), que Bagdad ne pouvait disposer d'armes de destruction massive.

Rappelons que la géopolitique se doit de rester une science « froide » s'appuyant sur des concepts objectifs indépendants des argumentaires politiques, alors que la pression médiatique oblige les gouvernants à privilégier des analyses subjectives à même de convaincre leurs opinions.

Quel dirigeant occidental accepterait de reconnaître que, depuis 1918, la politique au Moyen-Orient ait toujours ignoré la volonté des peuples pour façonner la région au gré des impératifs du moment ? Les grands principes du droit se sont toujours arrêtés à la frontière des intérêts pétroliers.

Les concepts, tant géopolitiques que techniques, exposés dans cet ouvrage, ne doivent en aucun cas être considérés comme des prises de position politiques.

Nous condamnons catégoriquement le terrorisme sous quelque forme que ce soit, mais estimons que des erreurs d'analyse s'appuyant sur des moyens techniques aussi impressionnants que contestables ne peuvent aboutir à des succès durables : c'est un constat, non un jugement moral.

- Le Monde du 11 janvier 1991 : «Une guerre de trois jours».
- Sud-Ouest du 15 septembre 2002 : «La vérité sur l'Irak».

Introduction

Alors que le déficit du budget américain frôle les 5 % du PIB et que la balance des paiements exige un apport annuel de capitaux extérieurs pour un montant de 550 milliards de dollars, le budget du Pentagone va encore progresser de 7 % en 2004, atteignant les 400 milliards \$, soit 3 000 milliards de francs.

Ce budget, deux fois plus élevé que celui des pays européens, permet de présenter au monde la plus formidable armada de l'Histoire et cette puissance militaire qui se veut sans rivale doit permettre aux USA de modeler le monde selon leurs critères.

Cette volonté impériale sans complexe suscite plusieurs interrogations :

- Les réalités de la géopolitique du XXIème siècle sont elles compatibles avec la force armée comme outil privilégié de domination ?**
- La domination matérielle peut-elle garantir la guerre sans morts exigée par les opinions occidentales ?**

Ière PARTIE

LES RÈGLES ET LES MOYENS

DE LA STRATÉGIE DU XXI^{ème} SIECLE

« Le moteur confère aux moyens de destruction moderne une puissance, une vitesse, un rayon d'action, tels que le conflit présent sera tôt ou tard marqué par des mouvements, des surprises, des irruptions, des poursuites, dont l'ampleur et la rapidité dépasseront celles des plus fulgurants évènements du passé ».

Ch. de Gaulle, Mémoires de guerre.

Remplaçons aujourd'hui le mot moteur par :

« informatique, furtivité, précision ».

1- Puissance militaire et puissance industrielle

Le degré d'autonomie dont un État peut disposer en matière de production d'armement apparaît comme une composante importante de sa puissance militaire réelle. La non-dépendance pour les approvisionnements de défense met à l'abri des pressions extérieures et des fluctuations des alliances.

Cette autonomie ne peut résulter que d'une stratégie industrielle bien élaborée procédant elle-même d'une étude objective des buts à atteindre, des capacités nationales, d'un choix rigoureux des meilleurs critères coût-efficacité. Sur ces bases devraient être retenus les créneaux industriels "porteurs", les structures viables, les programmes correspondant à un véritable besoin opérationnel et justifiant des séries importantes. Une telle politique limite les coûts et réduit les délais des programmes en préservant leur valeur technologique.

La forme donnée à l'outil industriel de défense peut varier d'un État à l'autre : les États se réclamant du socialisme s'appuyaient sur des industries d'armement nationalisées, alors que la part du secteur étatique diminue dans les pays libéraux. Le coût des grands programmes, le marché commun, la nécessité de se prémunir contre un monopole américain ou japonais, provoquent un vaste mouvement de restructurations qui pourrait donner un nouveau visage aux industries d'armement européennes si elles s'appliquaient à promouvoir des matériels véritablement novateurs cherchant d'abord l'efficacité et non le spectaculaire. .

En matière de stratégie industrielle, une référence s'est imposé aux Russes comme aux Américains depuis la fin de la deuxième guerre mondiale: il s'agit des conceptions d'Albert Speer (1), devenu ministre de l'armement du IIIème Reich en février 1942 après le décès accidentel de son prédécesseur le Docteur Todt. Cinq jours après sa nomination, il définit le nouvel organigramme de fonctionnement de son Ministère et fait signer par Hitler un décret stipulant que les intérêts de l'économie nationale devaient être subordonnés aux nécessités de la production d'armement. Vœu pieux, que Hitler, par démagogie, ne se résoudra jamais à mettre en œuvre de façon systématique.

Les principes de la politique industrielle de Speer étaient simples :

- Large autonomie laissée à l'industrie.
- Création de 13 comités principaux responsables des différentes catégories d'armes et de 13 anneaux principaux responsables de la livraison des fournitures.
- Standardisation systématique des matériels.
- Division du travail entre les usines.
- Institution de commissions d'études au sein desquelles les officiers côtoyaient les meilleurs ingénieurs de l'industrie. Ces commissions avaient pour mission de contrôler les nouveaux projets, d'apporter des améliorations techniques dès le stade d'élaboration des plans et d'interrompre les projets inutiles.

(1) Albert Speer fut condamné à 20 ans de détention par le tribunal de Nuremberg.

Il incombait aux responsables des comités et des anneaux de veiller à ce que chaque entreprise se spécialise le mieux possible dans la fabrication d'un seul produit, pour en livrer la plus grande quantité possible. C'était la première condition à réaliser pour rationaliser la production.

Les collaborateurs et le personnel de l'organisation totalisaient 10.000 personnes, mais les fonctionnaires du ministère n'étaient que 218 avec 30 directeurs et 10 directeurs généraux. Ce n'est pas le ministère, mais les industriels, qui avaient le rôle prépondérant.

Les résultats furent spectaculaires : en six mois, la production d'armes avait augmenté de 27 %, celle des chars de 25 %. Deux ans plus tard et malgré les bombardements, l'ensemble de la production était passée de l'indice 98 à l'indice 322 avec une augmentation de main-d'œuvre de 30 % : la productivité avait doublé et la confiance faite aux industriels avait montré son efficacité. Mais il faut rappeler qu'en 1941, la production de munitions ne dépassait pas le quart de la production de 1918, et qu'en 1944, elles sortaient encore à un rythme inférieur à celui de 1918.

Selon Speer, la cause essentielle de cette carence était la prolifération de la bureaucratie : en 1940, le personnel des services était dix fois plus nombreux que pendant la première guerre mondiale.

La guerre apparaît comme une lutte entre systèmes d'organisation. L'archaïsme encombrant et ligoté par la tradition paralyse l'évolution face à un adversaire aux capacités d'adaptation plus rapides. A titre d'exemple, les possibilités d'une bombe atomique ne furent pas comprises à temps par les chercheurs allemands : elle n'aurait été prête qu'en 1947 alors que les dernières réserves de chrome auraient été épuisées dès 1946.

D'une façon générale, face aux capacités industrielles prévues par Speer et aux programmes de développement possible des nouvelles armes, les erreurs d'Hitler étaient désastreuses aussi bien dans les options techniques que dans la conduite de la guerre.

L'incohérence de la guerre aérienne contre l'Angleterre est connue. Mais s'y ajoutaient à l'époque le refus par Hitler de voir la montée en puissance de la production américaine, et sa prédilection pour des matériels inadaptés. Les initiatives du Führer, primaires et simplistes, paralysaient les évolutions techniques efficaces en privilégiant des matériels inutilisables comme un char massif avec le canon énorme qu'il exigeait.

Porsche prépara ainsi un char de 100 tonnes inemployable. Sur les mêmes errements, le Tigre passa de 50 à 75 tonnes et le Panthère de 30 à 48 tonnes. Seul domaine où l'incompétence d'Hitler et de Goering ne paralysait pas Speer : la Marine, où des relations fonctionnelles efficaces s'établirent entre Speer et Donitz. En un an, le petit sous-marin aux performances limitées est remplacé par des unités de 1600 tonnes à grand rayon d'action et le rythme de production grimpe de 20 à 40 unités par mois. Les plans des nouveaux modèles étaient encore en cours de réalisation alors que les commandes étaient déjà passées à l'industrie. Début 1945, le rythme de production convenu était atteint, mais les bombardements alliés détruisirent sur les chantiers le tiers des bâtiments.

Parallèlement, au niveau prospectif, les services techniques de Speer avaient conçu de

remarquables prototypes dont l'industrialisation était possible massivement, avec des performances très en avance sur leur temps.

Citons par exemple l'avion à réaction Me 262 qui aurait pu être sorti au rythme de 60 par mois à partir de juillet 1944 et de 200 par mois à partir de janvier 1945. L'obstination d'Hitler, désirant transformer l'appareil en bombardier léger inefficace, paralysa le projet. A cette époque, chaque Me 262 aurait été en mesure d'abattre plusieurs bombardiers alliés.

Conjointement, Speer préparait une bombe volante téléguidée, une fusée sol-air qui se dirigeait par infrarouge vers les avions ennemis, une torpille à détection sonique poursuivant les bateaux qui s'enfuyaient en zigzag. Les services compétents réclamaient à cor et à cri la sélection et le choix des projets prioritaires, mais curieusement, Hitler, malgré les erreurs tactiques des Alliés, impose des choix techniques désastreux en privilégiant des représailles sur l'Angleterre avec des fusées V1 et V2 qui accaparaient d'énormes capacités industrielles.

Il était absurde de répondre aux flottes de bombardiers ennemis, qui largueront en 1944 trois mille tonnes de bombes par jour avec quatre mille quadrimoteurs, par des armes de représailles qui transportaient avec imprécision quelques tonnes d'explosif.

Selon Speer, le missile anti-aérien Cataracte, mise au point en 1942, pouvait propulser 300 kg d'explosif à une altitude de 15 000 mètres sans manquer sa cible. Plusieurs milliers de ces fusées auraient pu être produites chaque mois. Combinés aux avions à réaction, les missiles auraient brisé l'offensive aérienne des Alliés contre une industrie allemande s'évertuant à produire des fusées à longue portée, mais trop imprécises.

Nous voyons combien, dès cette époque, les concepts de coût/efficacité et de choix des priorités techniques deviennent prédominants. Les structures de Speer, constituées d'équipes complémentaires de haut niveau, déduisaient les choix techniques efficaces et raisonnables, mais les superstructures politiques incultes, dominées par un dictateur borné, imposaient des décisions illogiques.

Les leçons de l'Histoire militaire devraient être retenues : trop souvent à l'heure actuelle, et en France en particulier, les structures compétentes qui pourraient être constituées avec des industriels, des responsables scientifiques, des officiers qualifiés et des économistes, sont récusées par les bureaucraties et les politiques au bénéfice de lobbies influents qui imposent des priorités sans relation avec les besoins réels des armées.

La spirale des emplois mythiques va si loin, qu'à partir du moment où l'on prévoit des missions irréalistes avec des matériels inadaptés, les armements efficaces sont écartés au profit d'armements inutiles.

Les médias accentuent la dérive et la confusion entre mythe et réalité : le dessin animé Supercopter finit par faire croire à la fiction d'un hélicoptère supersonique et au mythe de l'homme oiseau invincible, alors que l'on doit bien se poser la question de l'efficacité d'un homme seul volant

à MACH 2, dans un environnement hostile bardé de missiles anti-aériens sophistiqués.

Speer met en garde contre la séduction du spectaculaire et fait son autocritique en reconnaissant que, responsable de la base de lancement de Peenemunde, fasciné par le décollage des premiers V2, il ne s'opposa pas avec suffisamment de fermeté à leur mise en œuvre malgré leur manque de fiabilité, de précision et leur rendement coût/efficacité dérisoire.

Les conceptions de Speer conservent à l'heure actuelle toute leur pertinence :

- 1- Définir la hiérarchie des besoins opérationnels.**
- 2- Retenir les systèmes d'armes pouvant être produits en quantité suffisante selon les normes industrielles et dans des délais rapides.**
- 3- Ecarter le bluff des emplois mythiques avec des matériels inadaptés ou ruineux.**
- 4- Privilégier les ratios coût/efficacité.**
- 5- Maintenir les budgets de recherche et de développement dans des limites qui ne paralysent pas les capacités de production.**
- 6- Prévoir l'impact des technologies nouvelles.**

Comme nous l'analyserons, aucun de ces critères n'est respecté actuellement par l'industrie d'armement française.

Mais, si les conceptions tant techniques que stratégiques de Speer peuvent apporter à la pensée stratégique moderne des éléments majeurs de réflexion, cette pensée doit s'appuyer en permanence à la fois sur la mise à jour des évolutions techniques et sur les nouvelles données de l'évolution géopolitique, depuis l'effondrement des régimes communistes.

Le stratège américain A. Luttwak insiste sur la nécessité du raisonnement paradoxal afin d'éviter les analyses simplistes qui entraînent ensuite des erreurs politiques, stratégiques ou techniques. Détecter les futurs foyers de crise, choisir et extrapoler en 2005 les systèmes d'armes avec leurs emplois, réclame une synthèse autrement plus lucide que celle développée par les Etats-majors lorsqu'ils pouvaient se limiter hier au duo artillerie-infanterie avec emploi du tandem char avion, ou s'appuyer sur une dissuasion nucléaire presque toujours sans objet.

2- Puissance militaire et stratégie opérationnelle

Figurant parmi les moyens nécessaires pour atteindre les grands objectifs de la stratégie globale, l'outil militaire doit en premier lieu répondre aux exigences des stratégies opérationnelles choisies : s'agit-il d'exercer une dissuasion nucléaire, de mener une bataille défensive classique, d'entreprendre des actions offensives terrestres, maritimes ou aériennes, d'atteindre l'ennemi sur ses arrières en détruisant ses infrastructures ?

Les progrès techniques ont ouvert aux armements modernes de multiples possibilités d'emploi : des stratégies complexes quoique difficiles à appliquer sont maintenant devenues réalisables.

Outre ses conceptions sur les industries d'armement, Speer, pour la première fois dans l'Histoire militaire, examine la stratégie avec un œil autre que purement militaire. La sophistication des armes modernes exige selon lui une approche dialectique nouvelle. Frapper le corps de bataille est un acte réflexe à priori logique, mais les forces armées dépendent de centres nerveux, qui, sans être apparents, sont indispensables à leur fonctionnement. Détruire les bulbes de l'adversaire devient alors une priorité indépendante des schémas offensifs habituels :

“La théorie des bulbes ne remplace pas la stratégie, elle devient sa composante essentielle.”

Le premier exemple cité par Speer s'applique à la bataille d'Angleterre de 1940. La suprématie de l'aviation de bombardement allemande lui permettait de paralyser, puis de détruire l'aviation anglaise en frappant, de façon continue et systématique, ses trois composantes : les radars, les terrains d'aviation et les usines aéronautiques.

- **Les radars**, parce qu'ils permettaient à la chasse anglaise de décoller lorsque les escadrilles adverses étaient signalées au-dessus de la Manche (d'où une économie de temps et de moyens) ;
- **Les terrains d'aviation avec leur tour de contrôle**, pour limiter les possibilités de déplacement et d'intervention de la RAF ;
- **Les usines aéronautiques**, dont le rythme de production croissant interdirait à terme les possibilités d'intervention allemande.

Le pari semblait en passe d'être gagné : il s'en fallait de quelques semaines. Mais Churchill, dans un geste de panache, envoya quelques bombardiers sur Berlin pour y effectuer un raid symbolique : Hitler et Goering, y voyant une atteinte à leur prestige, exigèrent le bombardement massif de Londres, espérant terrifier la population en privilégiant le spectaculaire au détriment de l'efficacité.

L'Angleterre était sauvée. Les Londoniens manifesteront un sang-froid imperturbable, les Spitfire accompliront des prodiges et les usines sortiront des centaines d'appareils par mois. Devant des pertes grandissantes sans résultats stratégiques, les bombardements massifs devront être abandonnés par Goering.

En avril 1943, Speer obtient d'Hitler de pouvoir créer une commission élargie d'experts, chargée de choisir les objectifs stratégiques vitaux pour l'URSS. Elle propose d'attaquer les centrales électriques, peu nombreuses mais essentielles à la production d'armement : en particulier la région de Moscou, qui est desservie par une usine géante sur la Volga, et la région de l'Oural où plusieurs complexes sont faciles à identifier.

Le Haut Etat-Major soutient le projet sans conviction et Hitler décide de détruire les lignes de chemin de fer, alors que le sol durci par le gel rend leurs bombardements inefficaces. Quant aux usines électriques russes, les replis allemands les rendent rapidement inaccessibles.

Du côté des Alliés, même inconséquence. Ils ne mèneront jamais jusqu'au bout leurs analyses sur les chemins critiques de l'industrie allemande et préféreraient des bombardements de représailles plutôt que de fonder leur stratégie sur des considérations technologiques.

Le 11 avril 1943, la RAF envoie dix-neuf bombardiers détruire les barrages de la Ruhr, essentiels à la production d'électricité des usines d'armement. Le plus important est touché et non détruit. Speer envoie 7 000 hommes pour le réparer et pendant des semaines, de fragiles échafaudages attendent avec inquiétude un nouveau bombardement qui risquerait d'être fatal : aucun appareil anglais n'apparaît et les barrages seront sauvés.

Dans le même esprit, en août 1943, l'aviation américaine effectue son premier raid stratégique sur les usines de roulement à billes. En quelques jours, la production est réduite de 38 %. Speer estime alors que si les bombardements continuent à ce rythme, la production sera bloquée avec des conséquences immédiates sur la guerre. La deuxième guerre mondiale aurait en effet été terminée un an plus tôt, puisque l'industrie aurait été incapable de sortir le moindre char. Malheureusement et de façon imprévisible, les Alliés cessent leurs bombardements et les usines reprennent leur régime antérieur. Hélas pour les populations civiles, les bombardements de représailles deviennent alors prioritaires et évidemment sans résultats décisifs : Hambourg sera anéantie sous des milliers de tonnes de bombe, mais ce n'est pas la terreur qui viendra à bout de la résistance allemande.

3- Actualisation de la théorie des bulbes

Le Pentagone a approfondi la théorie dans plusieurs directions, pour répondre au contexte et aux défis du XXIème siècle, car si le concept de bulbe paraît simple, la localisation comme la définition des points sensibles ne sont pas toujours choses faciles. Ne se présente pas toujours évidente non plus la décision d'opportunité de prendre tous les bulbes pour cible.

La population d'un pays constitue sa chair même, et toute menace de destruction d'une fraction importante des habitants des grandes villes (Hiroshima, Nagasaki), peut-être considérée comme insupportable. La dissuasion anti-cités, anti-démographie, qui implique la capacité de détruire effectivement plusieurs grands centres urbains, reste l'argument suprême de la dissuasion, celui qui peut effectivement protéger de toute attaque nucléaire.

La destruction d'objectifs militaires, industriels et économiques est d'un autre ordre. Elle peut entraîner de très grandes perturbations dans la vie d'un pays en bloquant pour un temps un certain nombre de fonctions essentielles. Encore faut-il que les objectifs soient particulièrement bien choisis et se trouvent suffisamment en amont de la fonction visée pour que les effets engendrés soient décisifs.

Il faut aussi noter qu'un système maillé offre moins de vulnérabilité qu'un État à structure très centralisée. Les progrès remarquables réalisés dans le domaine du guidage des missiles permettent aujourd'hui d'envisager des frappes "chirurgicales" précises, avec des explosifs classiques excluant le nucléaire.

Le Pentagone, durant les deux guerres du Golfe, a appliqué cette stratégie, pour la première fois grâce à la synergie de technologies d'avant-garde : renseignements par les satellites et par drones, guidage de précision, furtivité des avions permettant des frappes dévastatrices en toute impunité et ouvrant la voie aux unités classiques chargées seulement d'occuper le terrain.

Les guerres modernes peuvent ainsi être gagnées avant que ne débutent les opérations terrestres.

4- Evaluation de la puissance militaire.

Fondées sur une analyse critique de données brutes économiques et stratégiques, souvent difficiles à interpréter par un non-spécialiste, les évaluations de puissance militaire se proposent de donner une vue synthétique, aussi objective que possible, de la “valeur absolue” de la puissance des forces armées des Etats et de leur poids réciproque.

La méthode suivie pour y parvenir repose sur l’utilisation de deux séries de critères complémentaires :

- Les critères militaires : capacité de dissuasion, capacité de combat classique, capacité de projection de puissance, capacité de projection de forces.
- Les critères économiques : PIB, niveau technologique, puissance industrielle.

La capacité de dissuasion que nous définirons en tant que capacité de “dissuasion coercition” traduit d’une part l’aptitude à décourager une agression majeure par la menace de représailles insupportables, et d’autre part l’aptitude à exercer des pressions sur des adversaires éventuels. Cette capacité repose sur la possession d’armes nucléaires (éventuellement chimiques, bactériologiques, voire simplement classiques), de vecteurs à grande portée et de systèmes associés d’acquisition de renseignements, de détection et de défense.

La capacité de combat classique est essentiellement caractérisée par la possession, en nombre significatif, d’une dizaine de systèmes d’armes dominants, terrestres, maritimes et aériens (chars, artillerie, missiles de toutes catégories, hélicoptères, sous-marins nucléaires d’attaque, avions de combat, etc...). Mais la valeur de ces armements étant étroitement liée à leur génération technologique, le nombre de ces matériels possédés est affecté d’un coefficient de pondération pénalisant les matériels déjà anciens ou franchement obsolètes.

La capacité de projection de puissance dépend, quant à elle, de l’existence de moyens de combat adaptés (porte-avions, avions, unités d’intervention) et de moyens de transport spécialisés aériens et maritimes permettant la mise en œuvre et le soutien à grande distance de volumes de forces significatifs.

Cette première série de critères permet de dresser le bilan critique de la capacité opérationnelle des forces et d’évaluer la puissance militaire instantanée :

- La richesse économique est reflétée par la valeur du PIB.
- Le niveau technologique dépend de deux données : l’aptitude à assimiler le progrès technique et le degré de maîtrise des technologies dominantes.
- La capacité industrielle est caractérisée par le degré d’autonomie résultant de l’existence d’industries d’armement nationales en mesure de produire des séries significatives de matériels et par la puissance industrielle en général, capable d’épauler, de relayer et de démultiplier en cas de besoin la production des industries spécifiques de défense.

Cette deuxième série de critères met en évidence l’aptitude des États à entretenir un appareil

militaire, à assurer son équipement et son soutien, à le faire éventuellement monter rapidement en puissance et à supporter le poids d'un effort de guerre prolongé. Elle permet d'évaluer ce que nous appelons la puissance militaire différée.

L'étude et la comparaison de ces deux composantes de la puissance militaire globale sont nécessaires pour séparer un peu mieux les réalités et les apparences. C'est ainsi qu'un État ayant une forte puissance militaire instantanée et une puissance militaire différée faible ou nulle présente une façade en trompe-l'œil. Capable de réussir un coup de poker, il ne peut mener une action d'envergure sans aide extérieure (cas de l'Irak). La situation inverse serait caractéristique d'un État entretenant habituellement un appareil militaire modeste mais capable de passer dans de brefs délais et sans effort excessif à un régime d'économie de guerre engendrant une puissance militaire considérable (cas du Japon aujourd'hui).

La valeur réelle de la puissance militaire globale d'un État, résultat de l'intégration de ces deux composantes, devient une donnée essentielle de l'analyse stratégique et permet l'évaluation des rapports de forces et le classement des puissances les unes par rapport aux autres. S'il est, en ce domaine, de peu d'intérêt de voir figurer dans un même classement les USA et le Nicaragua, il est plus satisfaisant de constituer des ensembles regroupant des États dont la puissance militaire et les capacités géostratégiques sont comparables.

Classement des puissances militaires,

Classement

Caractéristiques

Groupe A : les super Puissances

Ces puissances détiennent un arsenal nucléaire surabondant, un militaire imposant et une gamme complète d'armements sophistiqués, ces puissances sont capables d'intervenir dans le monde entier. Plus que par le volume de leurs forces, elles se différencient par le niveau technologique de leurs matériels et leur puissance économique. Seuls les USA répondent à ces critères.

Groupe B : les grandes Puissances

Ce sont les autres puissances nucléaires. Elles se différencient par le volume de leurs moyens de combat classique : leur capacité de projection de puissance est généralement importante et d'un bon niveau technologique. Une assise industrielle et économique solide leur confère une bonne puissance militaire potentielle. On trouve dans ce groupe, la Russie, la Chine, la Grande Bretagne, la France, l'Inde, le Pakistan et Israël.

Groupe C : les Puissances régionales

Possédant un appareil militaire important, certains moyens de dissuasion coercition et une capacité de projection de puissance de portée limitée, ces pays pèsent d'un poids particulier dans la zone géostratégique à laquelle ils appartiennent : ils ne disposent pas toujours d'une puissance militaire différée significative. L'équipement est de valeur inégale et souvent importée. Certaines de ces puissances possèdent toutefois un potentiel classique de même niveau que celui du groupe B. Assez hétérogène, on trouve dans le groupe C : le Japon, l'Allemagne, l'Iran.

Groupe D : les Puissances locales

Dépourvus de moyens de dissuasion/coercition et de projection de forces, ces pays ont une certaine capacité de réaction face à des menaces internes, et de fortes capacités d'auto défense face à une agression extérieure. Ils disposent à cet effet d'un appareil militaire d'importance variable avec des équipements le plus souvent anciens et d'origine étrangère. Leur puissance militaire différée est généralement faible. Certains pays atteignent néanmoins le niveau du groupe C dont ils ne diffèrent que par l'absence de possibilité d'intervention extérieure. Cette situation résulte parfois d'une option politique (pays neutres). Citons par exemple Formose, la Corée du Sud, l'Arabie Saoudite, la Syrie, l'Egypte.

Groupe E :

Ce sont les Etats auxquels des moyens militaires trop faibles ne confèrent pas d'importance stratégique significative.

Pour chaque pays, les matériels majeurs devraient être classés par fonction (dissuasion, combat, projection de puissance).

- Nous renvoyons pour toute étude détaillée de l'organisation, des structures et des équipements militaires, aux ouvrages spécialisés faisant autorité comme Military Balance.

Les leçons des derniers conflits. Les bulbes tactiques et stratégiques.

Les USA se veulent non seulement la première puissance économique et militaire de la planète, mais encore comme la seule référence du droit international imposant ses analyses et ses normes. La Maison-Blanche a ainsi envahi l'Irak sous le prétexte d'un emploi imminent par Saddam Hussein d'armes de destruction massive qui n'existaient pas, car elles ne pouvaient exister après 10 ans de blocus et des centaines d'inspections.

Certes la réalité géopolitique démontrait qu'en occupant l'Irak, on contrôlait, directement et indirectement, les 2/3 des réserves mondiales de pétrole, mais pourquoi avoir recherché alors un prétexte politiquement périlleux, au lieu de reconnaître qu'une matière aussi vitale que le pétrole ne pouvait être laissée aux mains d'un régime anti-américain ?

Reconnaissons d'ailleurs qu'aucun pays occidental, (la France en particulier), n'a tenté de s'appuyer sur des argumentaires objectifs ? Dominique de Villepin, le ministre des affaires étrangères s'est constamment référé à la « morale de l'ONU », mais n'a jamais prononcé le mot pétrole et n'a jamais reconnu que l'Irak ne pouvait posséder d'armes de destruction massive.

Les partisans et les opposants à la guerre se sont ainsi livrés à une lourde bataille médiatique où n'apparaissent que des argumentaires moraux, alors que le Pentagone ne raisonnait qu'en rapport de forces. La France étant analysée comme une puissance militaire négligeable, elle devenait, une insupportable donneuse de leçons : « la grenouille voulait se faire aussi grosse que le bœuf ».

Cette leçon doit être méditée : en géopolitique, on ne pèse qu'en fonction de sa puissance économique et de sa puissance militaire. Malheureusement, à l'heure actuelle, la France ne peut se prévaloir ni de l'une ni de l'autre.

TERRORISME ET GÉOPOLITIQUE

Les attentats du 11 septembre ont traumatisé une Amérique qui veut affirmer sa suprématie en s'attachant à tenir trois objectifs :

- Relever le défi qui lui est lancé en combattant le terrorisme par tous les moyens.
- Recueillir les fruits de son statut de superpuissance économique.
- Imposer par la force sa vision d'un monde adoptant une démocratie bâtie à son image.

Stigmatiser le terrorisme, rencontre un consensus général chez tous les peuples démocratiques, car le meurtre d'innocents pour des motifs idéologiques ou politiques constitue un crime inadmissible. Il est bon de le rappeler : châtier les coupables, prévenir les attentats restent un devoir prioritaire pour le monde occidental, comme pour tout être civilisé.

Mais ce préalable étant solennellement reconnu, la lutte contre le terrorisme et les armes de destruction massive qu'il est supposé détenir, ne peut être efficace que si ce combat s'intègre dans une vision cohérente de la géopolitique.

Ce n'est malheureusement pas le cas et le hiatus croissant qui se creuse entre le discours officiel et la réalité, alimente le terreau de ce terrorisme que l'on veut combattre.

- Comment faire admettre aux peuples arabes le bien fondé d'une guerre déclarée pour des armes de destruction massive qui n'existaient pas ?

- Comment parler de démocratie et de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, lorsque le découpage du Moyen-Orient s'est effectué en 1921 par un traité de Lausanne qui n'a tenu aucun compte de la volonté des peuples et qui leur a imposé des régimes autocratiques récusant les normes occidentales de libertés individuelles ?

- Comment ignorer l'obsession pétrolière qui sous tend une politique étrangère américaine consciente que le Golfe Persique possède les 2/3 des réserves pétrolières de la planète ?

- Comment faire admettre aux pays arabes de la région le soutien inconditionnel accordé à Israël par Washington ?

Avoir ignoré les lois de la géopolitique durant 80 ans ne peut se conclure par un coup de force voulant faire table rase de l'histoire : celle-ci vous rattrape et ne peut tolérer un retour arrière vers une forme de colonisation incompatible avec le XXIème siècle. Les sondages donnent d'ailleurs des résultats sans ambiguïté : 79 % des Irakiens font très peu ou pas du tout confiance aux forces anglo-américaines.

Chacun s'inquiète à juste titre des conséquences d'un état d'anarchie s'installant en Irak et pouvant entraîner le départ des troupes américaines avec l'embrasement possible de la région.

La situation d'enlisement actuelle démontre bien que l'on pouvait s'opposer à la guerre, non par antiaméricanisme, mais par la seule certitude qu'un conflit ne pouvait qu'aggraver la menace terroriste et non la supprimer.

La guérilla actuelle démontre aussi que les armements impressionnants du Pentagone sont peu efficaces contre les modestes RPG et les vieux missiles SAM, au point que le Président des

Etats-Unis a dû se poser de nuit sur l'aérodrome de Bagdad et n'y résider que deux heures et demie.

Quelle serait la situation si les « résistants » irakiens disposaient de missiles antichars et antiaériens modernes ?

Apogée ou fin des » éléphants » ?

Le conflit du Golfe de 1991 l'avait annoncé et la guerre d'Irak de 2003 l'a confirmée : la décision s'emporte d'abord par l'emploi massif de moyens aériens diversifiés qui frappent les objectifs reconnus, tant stratégiques que tactiques, avec une précision et une efficacité chirurgicales, transformant l'action des chars et de l'infanterie en simple, mais indispensable occupation de terrain.

Bombardiers lourds, bombardiers furtifs, missiles de croisières, chasseurs, hélicoptères : le rouleau compresseur américain a mis en œuvre toute sa panoplie aérienne, ce qui a permis aux deux cent mille hommes regroupés au Koweït d'occuper l'Irak sans difficulté et pratiquement sans perte. Les chars et les Marines n'ont eu comme véritables ennemis que le sable, les francs-tireurs et les rescapés des bombardements. Tout objectif repéré était immédiatement pulvérisé.

La puissance de frappe du Pentagone avec ses porte-avions et ses milliers d'aéronefs est certes impressionnante, mais nous estimons que « le paraître l'emporte sur l'être ».

Contrairement à ce que les stratèges officiels veulent faire croire, l'emploi des technologies civiles évoluées à base d'informatique rend possible la mise au point de matériels tactiques et stratégiques à la pointe du progrès technique pour des coûts dix à cent fois inférieurs à ceux des matériels en service. Ces nouveaux systèmes d'armes rendraient obsolètes « les éléphants d'Hannibal », qui terrifient la planète, en s'appuyant sur trois concepts : la recherche des bulbes de l'adversaire, la furtivité (ne pas être détecté), et la précision des frappes.

On ne peut s'adonner à la réflexion stratégique, sans, au préalable, se référer à des analyses historiques approfondies. Commençons par l'Antiquité.

Durant deux ans (221-220), Hannibal chercha à élargir la présence carthaginoise en Espagne en soumettant les Olcades. Son infanterie était soutenue par un corps spécial qui terrifiait ses adversaires : les éléphants. Une quarantaine d'entre eux écrasèrent les troupes espagnoles qui avaient inconsciemment traversé le Tage. La réputation des éléphants invincibles parvint jusqu'à Rome.

Vingt et un d'entre eux traversèrent les Alpes et participèrent aux victoires d'Hannibal à Cannes et à Trasimène. Scipion étudia alors l'emploi et les faiblesses de ces machines de guerre, ce qui lui permit vingt ans plus tard de les affronter sans crainte à Zama (202).

Hannibal avait regroupé cinquante mille hommes et 80 éléphants, face aux trente mille fantassins de Scipion qui disposait d'une cavalerie plus nombreuse et plus manœuvrière que celle d'Hannibal. La charge des éléphants devait tout enfoncer, mais les troupes romaines avaient appris la parade en dégageant des couloirs à travers lesquels les pachydermes pouvaient librement s'engouffrer : les légions romaines ne subirent aucune perte et la cavalerie légère de Scipion tailla ensuite les troupes d'Hannibal en pièces. Vingt mille Carthinois restèrent sur le terrain, alors que

les Romains n'avaient perdu que deux mille hommes. Quant aux éléphants, ils avaient désertés le champ de bataille.

Ce fut la fin des éléphants de combat, mais non celle des mythes d'armes miracles dont l'Histoire militaire est parsemée. Citons quelques-uns de ces mirages :

- Les chevaliers du Moyen Age, fiers de leurs somptueuses armures, répugnèrent longtemps à les abandonner, malgré l'invention de la poudre à canon qui démontra la supériorité des mousquets sur les cuirasses et sur les lances.
- Les Saints Cyriens de 1914, avec leurs casoars et leurs gants blancs, moururent en chargeant les mitrailleuses allemandes, dont les balles ne devaient pas tuer... Selon la propagande française.
- Les défenseurs de la ligne Maginot de 1940 se croyaient invincibles, mais ils n'ont pas résisté un mois devant la supériorité du tandem blindés stukas, (pourtant annoncé par de Gaulle).
- Les fusées V I et V II, armes magiques d'Hitler aux effets spectaculaires devaient modifier le cours de la guerre, alors qu'elles n'ont rien changé à l'issue du conflit.
- La mythique guerre des étoiles lancée par le président Reagan a ruiné l'URSS qui s'est effondrée en 1991, ruinée par son budget militaire.
- L'armée irakienne, soi-disant la quatrième du monde, fut anéantie en quelques heures par les missiles américains, durant les guerres de 1991 puis de 2003.

Aujourd'hui, l'impressionnante armée US se veut invincible, avec une puissance considérée comme inégalée dans l'Histoire. Est ce exact ou se trouve t-on une nouvelle fois devant un géant aux pieds d'argile ?

Certes, il y a les faits et ils sont incontournables : un budget de défense dépassant 300 milliards de dollars, 4 000 avions de combat, 200 bombardiers, 1 000 avions de transport, 8 000 chars, 15 porte avions, 18 sous marins SNLE, 55 sous marins d'attaque, des centaines de missiles de croisière et de satellites d'observation, etc... Les moyens du Pentagone sont impressionnants et Washington cherche d'autant plus à terrifier ses ennemis potentiels que l'opinion américaine exige des conflits sans morts. Pour ce faire, les médias américains amplifient l'efficacité de leurs systèmes d'armes, sans même écarter l'emploi de l'arme nucléaire. Quelques jours avant l'attaque contre l'Irak, les télévisions relataient l'essai d'un projectile de dix tonnes et celle d'un missile électromagnétique. Quant aux premiers bombardements, ils ont visé Saddam Hussein et ses proches : il fallait tétaniser l'ennemi.

Mais l'intoxication des nations concurrentes, des adversaires ou même des alliés va beaucoup plus loin : Washington les pousse à acquérir des matériels certes spectaculaires, mais ruineux et dépassés. La guerre des étoiles était déjà significative de cette force médiatique d'intoxication qui entraîna l'ex-URSS à la faillite. C'est aussi le cas de l'Arabie saoudite qui fut persuadé d'acquérir il y a quelques années et à prix d'or, des chasseurs F 16 inutiles et des chars Abrams sans emploi. Ce fut tout récemment le tour de la Pologne fière de se doter elle aussi d'avions américains sans mission stratégique connue ou imaginable.

Le cas de la France est différent, mais pire encore, si possible : voulant se donner des attributs d'une grande puissance, elle veut imiter les USA, mais en petit et sans moyens financiers. Paris fait voler quelques Rafales, rouler quelques chars Leclerc, naviguer un unique porte avions.

L'addition sur dix ans dépasse les 100 milliards d'Euro pour aboutir à des productions symboliques qui placent le ministère de la Défense en position d'infériorité, puisque la France n'est pas en mesure d'aligner une force d'intervention significative. Retenons malgré tout l'exception africaine où l'expérience des unités spécialisées a obtenu des résultats, malgré l'emploi de matériels anciens.

Certes la puissance militaire américaine reste sans rivale et sans précédent historique, mais cette puissance est d'abord conçue pour impressionner et son efficacité ne représente qu'une faible partie de sa puissance nominale. Les systèmes d'arme performants restent en effet peu nombreux :

- En amont, on trouve les satellites d'observation, de télécommunication et le système de positionnement GPS.
- Au plan offensif, on retiendra les missiles de croisière, les avions furtifs, les bombes et missiles guidés (par avion ou drone), les missiles antiaériens.
- Au plan défensif, restent dominants les lances roquettes multiples et les missiles antichars.

Remarquons que les blindés ne sont plus chargés de rompre le front, mais qu'ils se limitent à occuper le terrain avec l'infanterie motorisée et que les avions ou hélicoptères non furtifs ne peuvent intervenir que si l'essentiel de la défense antiaérienne adverse est neutralisé. Au vu des premières leçons à tirer de la dernière guerre d'Irak, les unités terrestres continuent de réclamer des chars lourds pour garantir l'occupation des villes : cette demande de blindés pour des missions de sécurité peut étonner lorsque l'on connaît les performances et l'efficacité des missiles antichars modernes dans les combats de rue.

Stratégiquement, la guerre moderne est désormais basée sur le triptyque suivant : observation, furtivité, précision, en sachant que tout objectif repéré devient un objectif potentiellement détruit.

Les deux guerres du Golfe ont confirmé ces nouveaux concepts. En 1991 et en 2003, les missiles de croisière et les avions furtifs F 117 ont anéanti les centres névralgiques de l'Irak en quelques heures. Les blindés de Saddam Hussein ont été ensuite détruits par les hélicoptères américains, sans que les chars Abrams et Challenger aient eu à intervenir.

Par contre, une question essentielle se pose : la précision et la furtivité n'impliquant ni obligation de vitesse, ni obligation de puissance, ni obligation de tonnage, est-il possible de concevoir à partir des technologies civiles existantes, des avions et missiles efficaces et bons marchés ? La réponse est oui en se référant simplement à l'exemple de l'informatique dont le prix diminue de 10 % par an alors que les performances croissent de 20 %. La faisabilité du concept avait d'ailleurs été démontrée dès 1983, avec un avion léger d'attaque de nuit, qui, armé de quatre lances roquettes, avait effectué une campagne de tirs réussis. La force des lobbies avait alors bloqué la diffusion de ce type d'appareil, même auprès d'utilisateurs aux besoins évidents.

Comment convaincre en effet un pilote habitué à manier un appareil prestigieux de cinq millions de dollars, (même inutile), d'utiliser un avion de 200 000 dollars plus efficace ? La déchéance est intolérable, comme elle le fut pour les chevaliers du moyen âge l'obligation d'abandonner leurs armures.

Encore une fois, la propagande américaine veut maintenir à tout prix (au sens propre du terme), le concept d'armes impressionnantes et chères qui permettent à la fois de séduire les amis par le clinquant des apparences (c'est le cas de la France), et d'impressionner les ennemis.

La guerre d'Irak, l'évolution des techniques et des besoins devraient pourtant aboutir à l'acceptation d'une évolution radicale des armements, permettant aux puissances moyennes d'imposer une dissuasion crédible.

Quel est le bilan de guerre d'Irak officialisé par le Pentagone ?

- Cinq porte-avions nucléaires avec leur environnement ont été envoyés dans le Golfe (80 appareils par navire).
- Deux cent mille hommes étaient stationnés au Koweït et dans les Emirats, avec chars et hélicoptères.
- 1 800 avions (400 sur porte-avions), ont été engagés durant la campagne dont 113 appareils britanniques, 22 australiens et 3 canadiens. 250 ravitailleurs en vol ont été utilisés.
- 41 400 sorties aériennes ont été effectuées, dont 50 % pour le soutien des troupes au sol. (soit environ 20 missions par avion)
- 30 000 munitions ont été lancées dont 9 250 non guidées. (soit 20 000 bombes et missiles guidés).
- 312 000 obus de 30 mm et 17 000 obus de 20mm ont été tirés (soit environ 600 minutes de tir et 400 à 600 missions, ce qui apparaît comme marginal par rapport aux 41 000 sorties).

Réflexions :

Durant la campagne, chaque avion a tiré en moyenne 16 munitions, mais a tiré moins d'une munition par sortie.

En excluant les 9 000 bombes aveugles qui visaient la population, 20 000 bombes et missiles guidés ont suffi à anéantir à la fois les centres névralgiques et les forces armées irakiennes elles mêmes.

Une quinzaine d'aérodromes ont été utilisés.

Le rôle des troupes à terre semble s'être limité à l'occupation du terrain : le rôle des chars apparaît comme secondaire dans la phase de rupture de front, il reste réclamé pour l'occupation sécurisée des villes.

40 000 sorties impliquent une importante consommation de kérosène : à raison de 10 tonnes de kérosène par avion et par sortie, il a été consommé 400 000 tonnes de carburant durant la campagne, soit l'équivalent de 13 000 camions citernes.

A cette estimation, il faut ajouter la consommation des troupes à terre et de leurs blindés.

Il est clair que cet approvisionnement en carburant a constitué un problème de logistique majeur pour le Pentagone.